

Esprit aryen/esprit sémité

Publié en 1941, *Tre aspetti del problema ebraico* est une œuvre de Julius Evola exposant trois aspects du problème juif : spirituel, culturel et social et économique. Sont proposés un résumé de la première partie, une critique de celle-ci, puis un extrait de celle-ci.

Résumé

Dans la première partie, celle traitant de la spiritualité, Julius Evola explique que :

- Le problème juif a des origines très anciennes, diverses et à certains égards énigmatiques et que l'antisémitisme est apparu à quasiment toutes les époques de l'histoire de l'Europe.
- L'antisémitisme se caractérise actuellement par le manque d'un point de vue vraiment général et de prémisses historiques et doctrinales nécessaires pour justifier déductivement une politique antisémitie politique et sociale.
- Le problème juif ne se limite pas qu'aux domaines politique et financier, mais existe également dans ceux de la spiritualité, de la conception du monde et de l'éthique. L'attitude des Juifs dans ces domaines correspond à une exacerbation de celle des Sémites et est antagoniste à celle des Aryens.
- Il existe originellement une unité fondamentale des civilisations, cultes, symboles et mythes de la souche indo-germanique, qui découle elle-même de l'unité de la civilisation pré-nordique hyperboréenne primordiale.
- Les Aryens avaient une attitude affirmative à l'égard du divin, qui correspondait à une virilité spirituelle solaire (dans le sens de source de lumière immuable qui possède son propre principe), surnaturelle, royale, héroïque, fondée sur l'ethos et le rite, en rapport à un idéal olympien d'essences parfaites et immuables. Cette spiritualité trouvait sa contrepartie dans la loyauté à une hiérarchie différenciée.
- Les Sémites avaient une attitude passive à l'égard du divin, qui correspondait à une spiritualité féminine lunaire (dans le sens de source de lumière changeante qui reflète celle du Soleil et ne possède donc pas son propre principe), sacerdotale (le souverain n'est que le viceaire des dieux), reposant sur le pathos du péché et de l'expiation, se rapportant à une virilité naturaliste matérielle et sensuelle, à un idéal tellurique de divinités qui changent, éprouvent la passion, la mort et la renaissance, celui de la prédominance de divinités féminines, dont les dieux sont les conjoints subordonnés dénués des caractères surnaturels des divinités aryennes et dont la virilité n'est que naturaliste. À cet idéal s'associe un esprit lunaire et mathématique de contemplation abstraite et fataliste dénué d'affirmation héroïque et surnaturelle de la personnalité.

- On peut trouver, de façon secondaire et subordonnée, des éléments des civilisations sémitiques chez celles d'origine indo-germanique du fait de leur déclin et de l'influence de races inférieures qui avaient été subjuguées ou s'étaient infiltrées dans celles-ci.
- Les Juifs ne possédaient aucune tradition et doivent la leur à des emprunts à d'autres traditions, sémitiques ou non. L'ancienne religion hébraïque, celle des rois-prêtres, constituait une forme plus élevée de la religion juive car il est vraisemblable que le « formalisme » des rites de cette religion avait le même caractère anti-sentimental, actif et impérieux que le rite aryen primordial. L'idée de peuple élu destiné à régner sur le monde par mandat divin trouve son origine, sous une forme supérieure, dans les traditions aryennes. Les Juifs doivent certainement ces idées à des emprunts à des peuples aryens.

Une crise liée à l'effondrement politique des Juifs dû à la première destruction du Temple de Salomon balaya ces éléments positifs, suite à quoi leur religion déclina. La religion juive se focalise sur le prophétisme et apparaît alors une spiritualité sentimentale se combinant à une servilité accrue à Dieu, à une complaisance dans l'auto-humiliation et à un affaiblissement du principe héroïque, jusqu'à l'abaissement du type du messie en un expiateur et à une attitude faite de tromperie, d'hypocrisie servile ainsi que de volonté d'infiltration désagrégatrice.

- L'esprit juif pénétra l'empire romain par les formes pré-catholiques du christianisme et devint le meneur de la révolte de la spiritualité sémitique contre la spiritualité aryenne.
- L'esprit juif est internationaliste et représente la subversion matérialiste et mammoniste de l'ancienne idée sacrale aryenne d'un Regnum universel.
- L'esprit sémitique peut exister sans lien ethnique direct avec les Sémites. Là où l'affirmation virile, héroïque, triomphante du divin disparaît pour céder la place à l'exaltation du pathos d'une attitude servile, dépersonnalisante, turbidement mystique et messianique, la force originelle du sémitisme et de l'anti-aryanité réapparaît. Le sentiment du « péché », ainsi que ceux de l'« expiation » et de l'« auto-humiliation » sont sémitiques. Le ressentiment des esclaves de Dieu qui ne tolèrent aucun chef et veulent devenir une communauté omnipotente, avec toutes les conséquences qui découlent d'une telle idée anti-hiéarchique, jusqu'à sa matérialisation moderne en tant que marxisme et communisme, est sémitique. Finalement, l'esprit souterrain d'agitation obscure, incessante, de contamination profonde et de soudaine révolte, est sémitique.

Critique

Se trouve ci-dessous une critique extraite de la publication suivante :

<https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2022/05/01/trois-aspects-du-probleme-juif-postface/>.

- L'ancienne religion hébraïque est issue d'un syncrétisme entre la religion des Cananéens (provenant elle-même d'un syncrétisme de plusieurs religions sémitiques) et celles d'autres peuples sémitiques, dans lesquelles se trouvaient quelques éléments des cultes indo-européens.
- Les rites de la religion hébraïque étaient accomplis suivant la foi (donc un sentiment) et avaient pour but l'expiation. Cette caractéristique remonte à la période pré-exilique. La problématique de l'expiation jouait déjà un rôle central dans la religion hébraïque pré-prophétique. Le « formalisme » des rites n'avait donc certainement pas le même esprit anti-sentimental, actif et impérieux que celui du rite aryen primordial.
- Même dans la forme yahviste de la tradition vétérotestamentaire, les types et idées associés à la monarchie, adoptés originellement dans le cérémonial de la cour de David et de Salomon, étaient influencés par des conceptions orientales.
- La monarchie israélite provient de la fusion des traditions de l'ancienne chefferie et des lois, coutumes et idées de la royauté cananéenne, qui étaient elles-mêmes un développement particulier de la conception orientale commune de la royauté.
- Les Juifs percevaient dans la conception complète et traditionnelle de la royauté une dépréciation du privilège de Dieu. Cependant, dès le début, les idées de la conception orientale commune de la royauté subirent des changements fondamentaux sous l'influence du yahvisme et de la tradition nomadique.
- Le roi israélite, comme tous les rois sémites, était le médiateur entre Dieu et son peuple. Cependant, le caractère distinctif de la royauté israélite est que le roi est absolument subordonné à Yahvé et dépendant de lui et de la bénédiction de son alliance. La tâche essentielle du roi est de se soumettre à Yahvé et de maintenir sa justice.
- Le messianisme juif dérive ainsi de la conception israélite de la royauté, qui elle-même dérive de la conception sémitique de la royauté.
- Dès ses débuts, la conception israélite de la royauté était liée au futur. En effet, le messie est la réalisation eschatologique de la royauté idéale.
- Le messianisme juif possède un double aspect. D'un côté, il y a l'espoir d'une restauration mondaine, nationale et politique, sous l'auspice d'un roi idéal, le messie. De l'autre côté, d'un point de vue religieux, ce royaume est celui de Yahvé, dont il est le roi. Ainsi, le messie, bien qu'il semble qu'il possède des pouvoirs surnaturels, n'est pas un être surnaturel et n'est conçu que comme un serviteur misérable de Dieu, en accord avec la conception du roi en tant qu'esclave de Dieu.
- Le dualisme était contenu en germe dans la religion hébraïque pré-exilique dans les domaines individuel et éthique par la distinction entre le juste et le mauvais, ainsi que dans le domaine ontologique en tant qu'antithèse entre la chair et l'esprit.
- La notion de destruction de ce monde provient de la représentation cosmique du prophétisme hébreux pré-exilique, telle celle de Sophonie.

- Une disparité entre les promesses de Yahvé et la réalité historique existait déjà. La littérature apocalyptique juive, dans laquelle se trouve particulièrement l'eschatologie juive, est issue de l'exacerbation de cette disparité pendant la période hellénistique.
- Le messianisme juif témoignait originellement déjà d'une conception matérialiste du messianisme. Il existait donc originellement un lien entre le messianisme juif et la soif de richesses et de biens. La façon même dont les Juifs concevaient la relation entre l'homme et la divinité, une relation qui était fondée sur un mécanisme mercantile de services et de récompenses, montre un mercantilisme qui constituait déjà l'essence du judaïsme pendant l'Antiquité. Dans la Torah, l'idée messianique était déjà intimement liée aux richesses et aux biens terrestres, ce qui donnerait naissance à la spéculation capitaliste et, finalement, à l'économie en tant qu'instrument de pouvoir dans les intrigues des Juifs.
- L'attitude des Juifs faite de tromperie, d'hypocrisie servile, ainsi que de volonté d'infiltration désagrégatrice est pré-exilique et congéniale.
- La distinction établie systématiquement entre « universalisme » et « internationalisme » se révèle être problématique. « Universel » signifie « qui peut être appliqué mondialement », « ce qui appartient à tous », sans prendre en compte, comme c'était le cas dans la polis grecque, de l'ethnie, et c'est précisément ce à quoi l'État universel d'Alexandre, que l'on considère comme le premier empire, visait ; l'inclusion de tout un chacun en lui présupposait la croyance en une « essence humaine commune », qui était conçue comme étant soit innée ou comme pouvant être probablement acquise par des unions mixtes. Les distinctions sociales furent préservées, étant donné que cette croyance était fondée sur la conception philosophique de la raison et des différences naturelles dans la capacité à raisonner étaient posées entre les maîtres et les esclaves. Les distinctions raciales ne l'étaient pas : en elle, les Asiatiques ne devraient pas être dominés par les conquérants Européens, mais les Européens et les Asiatiques devraient être gouvernés à égalité par un monarque, indifférent à la distinction entre Grec et barbare, et considéré comme leur roi par les Perses ainsi que par les Macédoniens. L'idée d'un État universel, la kosmopolis, a par la suite été conçue par les stoïciens, et le stoïcisme était une philosophie sémitique, avec toutes les tendances anti-raciales qu'elle implique. C'est également dans le contexte d'une loi naturelle rationnelle que tous les peuples devraient suivre que l'idée de la kosmopolis se transforma en l'idée de l'ordre romain et, ensuite, en l'universalisme paulinien, dans lequel ce qui culmine est l'idée d'une religion commune à toutes les ethnies en tant que fondement unificateur de l'empire. Au douzième siècle, la théorie d'un État universel formulée par Frédéric Ier, chérie par Frédéric II et Dante, fut modelée d'après l'Église universelle. Au Moyen Âge, plus l'idée d'un État universel gagna du terrain, plus l'État réel fut désacralisé par l'Église, en accord avec la déclaration de Tertullien selon laquelle « Rien ne nous est plus étranger que l'État. Nous connaissons un État, duquel nous sommes tous citoyens : l'univers » (Tertullien, *Apologie*, 37). En accord avec le stoïcisme, le christianisme primitif refusa tout devoir de loyauté primordiale envers l'État et fit appel à une loyauté supérieure envers une autre patrie. La civilisation du Moyen Âge trahit certaines caractéristiques sémitiques et, plus particulièrement, juives. Le christianisme donna une tournure judéo-chrétienne à tout ce qu'il emprunta à ce qui était intrinsèquement « aryen » à Rome et, plus généralement, dans la civilisation gréco-romaine. Si le christianisme fut romanisé, cela le fut superficiellement et parodiquement. De même la germanisation du christianisme médiéval primitif fut seulement formelle. Essentiellement, il se produisit une

christianisation de la germanité. Si « à l'époque la plus récente, Rome [l'Église catholique] reste le seul point de référence relativement positif pour toute tendance universaliste », cette tendance est essentiellement sémitique. « [L]e phénomène internationaliste dépasse certainement ce qui peut raisonnablement être attribué à l'influence du peuple juif », dans la mesure où les Juifs ne sont pas l'unique peuple nomade. Cela s'étend précisément aux Sémites ainsi qu'aux races mongoloïdes, dont on peut retrouver le sang dans le peuple juif.

* * *

Ce qui était propre aux Arya (un terme Sanskrit qui désigne les « hommes nobles », en tant que race, non seulement du sang, mais aussi et essentiellement, de l'esprit) était une attitude affirmative par rapport au divin. Ce qui se tenait derrière leurs symboles mythologiques pris du ciel lumineux était le sens de la « virilité incorporelle de la lumière » et de la « gloire solaire », c'est-à-dire une virilité spirituelle victorieuse, par laquelle ces races croyaient non seulement en l'existence réelle d'une surhumanité, d'une race d'héros immortels et divins, mais attribuaient également souvent à cette race une supériorité et un pouvoir irrésistible sur les forces surnaturelles elles-mêmes. En rapport à cela, l'idéal caractéristique des Aryens était plus royal que sacerdotal, c'était davantage l'idéal de l'affirmation transfigurante que l'idéal sacerdotal de l'abandon religieux dévot, davantage l'ethos que le pathos. Originellement, les rois étaient leurs prêtres dans le sens qu'eux, et aucun autre, étaient éminemment reconnus comme étant en possession de cette force mystique liée non seulement à la « fortune » de leur race, mais également à l'efficacité des rites, conçus comme des opérations réelles et objectives sur des forces surnaturelles. Ainsi, la conception du Regnum avait une nature qui était sacrée, et même, plus ou moins potentiellement, universelle ; de la conception indo-européenne énigmatique du Cakravarti (« Maître Universel ») à la conception aryo-iranienne du royaume universel du « fidèle » au « Dieu de Lumière » ; du fondement « solaire » de l'Aeternitas Imperi romain, et, finalement, à l'idée Gibeline médiévale du Sacrum Imperium, l'élan pour donner une forme matérielle universelle à la force d'en-haut de laquelle les Aryens se sentaient être les éminents porteurs, s'est toujours manifestée dans les civilisations aryennes ou de type aryen.

Deuxièmement, au lieu d'une servilité dévote et implorante, il y avait le rite, conçu, répétons le, comme une opération impérieuse pure envers le divin, et c'était également aux héros, plus qu'aux saints, parmi les Aryens, que le lieu d'immortalité le plus élevé et privilégié était ouvert : le Walhalla nordique, l'île des Bienheureux dorico-achéenne, et le Ciel d'Indra parmi les Indo-européens d'Inde. La conquête de l'immortalité et de la connaissance maintiendrait son caractère viril. Adam, dans le mythe sémitique, est « damné » pour avoir essayé de manger à l'arbre divin, tandis que, dans le mythe aryen, des expériences de ce genre nous apparaissent comme fructueuses et accordant l'immortalité aux héros tels que Jason, Mithra et Sigurd. Alors que, (encore au-delà du monde « héroïque »), l'idéal aryen suprême est l'idéal « olympien » des essences immuables, parfaites, soustraites au monde contingent de la destinée,

lumineuses comme le soleil et les natures sidérales, les dieux sémitiques sont fondamentalement des dieux qui changent, qui éprouvent la naissance et la passion, sont des « dieux de l'année » qui, comme la végétation, sont soumis à la loi de la mort et de la renaissance. Le symbole aryen est solaire, dans le sens de pureté qui est force et de force qui est pureté. Il s'agit d'une nature lumineuse qui, répétons le, possède la lumière en elle-même, au contraire du symbole lunaire (féminin), qui est celui d'une nature qui brille seulement parce qu'elle reflète et吸 une lumière émanant d'un centre qui se situe en dehors d'elle-même. Finalement, en ce qui concerne les principes éthiques correspondant, ce qui est typiquement aryen est le principe de liberté et de personnalité d'un côté, de loyauté et d'honneur de l'autre. L'Aryen apprécie l'indépendance et la différence et dédaigne la submersion dans une masse hétérogène, ce qui ne l'empêche pas, cependant, d'obéir d'une manière virile, de reconnaître un chef et d'être fier de le servir selon un lien qui est librement établi, sa nature étant guerrière et irréductible à aucun intérêt qui peut être acheté et vendu ou exprimé en général en termes d'argent. Bhakti – comme les Aryens d'Inde disaient ; fides – comme les Romains disaient ; fides – comme on dirait à nouveau au Moyen Âge ; Trust et Treue, ce seront les mots d'ordre de la féodalité. Si, dans les communautés religieuses mithriaques, le principe de fraternité montrait des traces particulières de la solidarité virile entre soldats engagés dans la même lutte militaire (miles faisant référence à un grade initiatique mithriaque) (*), alors les Aryens de la Perse antique avaient déjà, (et cela durerait jusqu'à l'époque d'Alexandre), la capacité à dédier non seulement eux-mêmes ainsi que leurs faits et gestes, mais également leurs pensées mêmes, à leurs chefs, qu'ils concevaient comme des êtres transcendants. Parmi les Aryens d'Inde, le système même des castes dans sa hiérarchie ne se fondait pas sur la violence, mais sur une loyauté spirituelle – Dharma et Bhakti. L'attitude solennelle et stricte, libre de mysticisme et très méfiante de tout abandon de l'âme, qui était propre à la relation entre le civis et le pater et ses dieux, a le même caractère que l'antique rite dorico-achéen, que la conduite « royale » et dominatrice du Brahmana ou « caste solaire » au commencement de la période védique, ou de l'Atharvan mazdéen. Dans l'ensemble, il s'agit d'un style classique de maîtrise de soi et d'action, d'amour de la clarté, de la différence et de la personnalité, un idéal « olympien » de surhumanité héroïque et divine, unis à un ethos de loyauté et d'honneur, qui caractérisent l'esprit aryen.

De cette manière, même si c'est brièvement, le point de référence fondamental est donné. On doit garder à l'esprit ces fondamentaux d'une antithèse de l'idéal. Cette antithèse doit servir de fondement à notre évaluation de l'ensemble de la réalité historique et de l'état général des civilisations qui nous apparaissent souvent dans un état mêlé. Il serait absurde, par rapport aux époques qui ne sont pas absolument primordiales, de vouloir essayer de retrouver l'élément aryen ou l'élément sémitique dans un état absolument pur, où qu'on puisse penser les trouver.

Qu'est-ce qui caractérise la spiritualité des civilisations sémitiques en général ? La destruction de la synthèse aryenne de l'esprit et de la virilité. Parmi les Sémites, nous voyons, d'un côté, une affirmation du principe viril qui est vulgairement matérielle, sensuelle, ou grossière et férocement guerrière (Assyrie), et, de l'autre, une spiritualité émasculée, une relation « lunaire » et principalement

sacerdotale avec le divin, le pathos du péché et de l’expiation, un romantisme impur et inquiet, combiné, comme une sorte d’évasion, à une contemplation naturaliste et fondée sur les mathématiques.

Quelques points doivent être clarifiés. Même dans l’antiquité la plus reculée, les Aryens, comme les Egyptiens eux-mêmes, dont la première civilisation doit être considérée comme une civilisation d’origine « occidentale », considéraient leurs rois en tant que « pairs des dieux ». En Chaldée, cependant, le roi était seulement un vicaire – Patesi – des dieux, conçus en tant qu’entités distinctes de lui (Maspero). Il y a quelque chose d’encore plus typique à propos de cette déviation sémitique au niveau de la spiritualité virile : l’humiliation annuelle des rois à Babylone. Le roi, habillé comme un esclave ou un prisonnier, confesserait toutes ses fautes et c’est seulement lorsque, battu par un prêtre représentant le dieu, il aurait les larmes aux yeux, que sa nomination serait confirmée et qu’il pourrait revêtir les emblèmes royaux. En réalité, dans la mesure où le sens de la « transgression » et du « péché » (presque entièrement étranger aux Aryens) est inné chez les Sémites et se reflète d’une façon typique dans l’Ancien Testament, ce qui est caractéristique des Sémites en général, étroitement lié aux types de civilisations matriarcales (Pettazzoni), mais étranger aux sociétés aryennes patriarcales, est le pathos de la « confession des péchés » et de leur rémission. Il s’agit déjà du « complexe » (dans un sens psychanalytique) de « conscience coupable », qui usurpe une valeur « religieuse » et déforme la calme pureté et la supériorité « olympienne » de l’idéal aristocratique aryen.

La principale caractéristique des civilisations sémito-syriaque et assyrienne est la prédominance de divinités féminines, lunaires ou telluriques, qui ont souvent certaines caractéristiques impures en commun avec les hetæræ. Les dieux, au contraire, qu’elles épousent en tant qu’amants, ne possèdent aucun des caractères surnaturels des grandes divinités aryennes de la lumière et du jour. Ils sont souvent des natures qui sont subordonnés à l’image de la Femme ou de la Mère Divine. Ce sont soit des dieux de la « passion » qui souffrent et changent et naissent à nouveau, ou des divinités férolement guerrières, hypostases d’une force musculaire sauvage ou d’une virilité phallique. En outre, dans la Chaldée antique, les sciences sacerdotales, en particulier celles astronomiques, représentent un esprit lunaire et mathématique, une contemplation abstraite et fondamentalement fataliste, dénuée de tout intérêt dans l’affirmation héroïque et surnaturelle de la personnalité. Des résidus de cette composante spirituelle sémitique, sécularisés et intellectualisés, ont été à l’œuvre parmi les Sémites eux-mêmes à des époques plus récentes. De Maïmonide à Spinoza jusqu’aux mathématiciens juifs contemporains (i.e. Einstein, Lévi-Civita et Enriques), il y a une passion caractéristique pour la pensée abstraite et la loi naturelle en tant que nombres sans vie. En fait, cela peut être considéré comme la meilleure partie de l’antique héritage sémitique.

Julius Evola, *Tre aspetti del problema ebraico* (extrait), traduit par J. B.

(*) « Les origines [géographiques] et la diffusion des Mystères sont des sujets de débat permanent entre les spécialistes du culte » (Roger Beck, *On Becoming a Mithraist New Evidence for the Propagation of the Mysteries*, in Leif E. Vaage et al. [éds.], *Religious Rivalries in the Early Roman Empire and the Rise of Christianity*, Wilfrid Laurier University Press, 2006, p. 182), débat qui, en ce qui concerne les origines raciales du mithraïsme, ressemble à une tempête dans un verre d'eau (voir, Aleš Chalupa, *The Origins of the Roman Cult of Mithras in the Light of New Evidence and Interpretations: The Current State of Affairs*. In *Religio* 24, 2016 [p. 65-96]). L'analyse suivante de Franz Cumont des éléments constitutifs du mithraïsme n'a pas été fondamentalement réfutée (même pas par l'un des tout premiers chercheurs à la contester, R.L.Gordon, *Franz Cumont and the Doctrine of Mithraism*, in J.Hinnels [éd.], *Mithraic Studies*, vol. 1, Manchester University Press, Manchester, 1971) : « Le fond de cette religion, sa couche inférieure et primordiale, est la foi de l'ancien Iran, d'où elle tire son origine. Au-dessus de ce substratum mazdéen, s'est déposé en Babylonie un sédiment épais de doctrines sémitiques, puis en Asie Mineure les croyances locales y ont ajouté quelques alluvions. Enfin, une végétation touffue d'idées helléniques agrandi sur ce sol fertile, et dérobe en partie à nos recherches sa véritable nature » ; « Tous les rites originaux qui caractérisent le culte mithriaque sous les Romains, remontent certainement à ses origines asiatiques : les déguisements en animaux, usités dans certaines cérémonies, sont une survivance d'une coutume préhistorique autrefois très répandue et qui n'a pas disparu de nos jours; l'habitude de consacrer au dieu les antres des montagnes est sans doute un héritage du temps où l'on ne construisait point de temples ; les épreuves cruelles imposées aux initiés rappellent les mutilations sanglantes que perpétraient les serviteurs de Ma et de Cybèle. De même les légendes dont Mithra est le héros, n'ont pu être imaginées qu'à une époque de vie pastorale. Ces antiques traditions d'une civilisation encore primitive et grossière subsistaient dans les mystères à côté d'une théologie subtile et d'une morale très élevée (Les Mystères de Mithra, 3e éd. revue et annotée, H. Lamertin, Bruxelles, 1913, p. 26-7).

Quant à la divinisation du roi de son vivant, elle trouve son origine dans le Proche-Orient et l'Égypte ancienne (voir Nicole Brisch [éd.], *Religion and Power : Divine Kingship in the Ancient World and Beyond*, Oriental Institute of the University of Chicago [Illustrated Edition], 2008) et fut ensuite introduite dans les protocoles de la monarchie hellénistique, avant d'être adaptée au culte impérial à Rome (Mason Hammond, *Hellenistic Influences on the Structure of the Augustan Principate*. In *Memoirs of the American Academy in Rome*, vol. 17, 1940 [p. 1-25] ; contrairement à une idée reçue, la divinisation de César ne fut pas due à un acte juridique établi en 42 avant J.-C. par le sénat, mais est liée à la manifestation populaire « spontanée » du 17 mars 44, lorsqu'une foule exaltée brûla le corps de César et organisa son culte. Cette divinité fut habilement exploitée par l'entourage d'Octave, *Divi Iuli filius*, pour le lancer dans la course au pouvoir, au détriment d'Antoine ; voir André Alföldi, *La divinisation de César dans la politique d'Antoine et d'Octavien entre 44 et 40 avant J.-C.. In Revue numismatique*, 6e série, t. 15, 1973 [p. 99-128]. Cela ne veut pas dire que César n'avait pas l'intention d'être reconnu comme un dieu de son vivant [Mary Beard, John North et Simon Price, *Religions of Rome. Vol. 2 – A Sourcebook*, Cambridge: Cambridge University Press, 1998, [p. 221-2]]). (N.D.E.)